

l'engagement, « cette éthique qui transforme les idées en action ». Dans la première partie, Plenel nous livre les raisons de sa passion pour le *Maitron*: en le feuilletant à la manière de Montaigne, « à sauts et à gambades », il y exhume des vies qui lui parlent ici et maintenant. Il rappelle, à juste titre, qu'au cœur de la question sociale, il y a la question coloniale et celle de l'émigration dont on retrouve nombre d'acteurs dans le dictionnaire. La seconde partie nous fait voyager « en terres d'espoir » avec une sélection personnelle et soigneusement

**Émilie Dardenne,
Valéry Giroux
et Enrique Utria (éd.)**

Peter Singer et *La libération animale*

Quarante ans plus tard. Presses universitaires de Rennes, 2017, 164 pages, 18 €.

■ En 1975, le philosophe Peter Singer publie un livre dont le retentis-

sement est majeur : *La libération animale*. Quarante ans plus tard, un ouvrage collectif revient sur ce livre, et plus généralement sur les questions qu'il a suscitées depuis. Le début de l'ouvrage rappelle les idées principales de Singer : l'approche utilitariste en morale, qui considère que le but à atteindre est la maximisation du bien-être général ; l'idée que c'est la sensibilité qui confère un statut moral à un être, et non sa rationalité, son intelligence, etc. ; enfin, les conséquences pratiques qui en découlent pour les animaux, à savoir la prise en compte de leurs intérêts, s'agissant par exemple de notre alimentation ou des recherches biomédicales. Puis, le reste de l'ouvrage est constitué d'articles qui abordent plus précisément tel ou tel aspect de la pensée de Singer. Certains sont consacrés à des questions pratiques, par exemple : comment réduire efficacement la souffrance animale (un article de Singer lui-même) ? Ou encore : faut-il être abolitionniste en matière d'expérimentation animale ? Mais la plupart sont consacrés à des questions théoriques, avec une question qui revient sans cesse : comment calculer le bien-être général des êtres sensibles ? En particulier, faut-il distinguer des qualités différentes de plaisir (une idée de John Stuart Mill), en fonction notamment du niveau de conscience engagé ? Dans ce cas, certains plaisirs humains vaudraient plus que les plaisirs animaux. Plusieurs articles de l'ouvrage cherchent à critiquer ce point de vue.

■ Joël Dolbeault

Sophie Nordmann

Levinas et la philosophie judéo-allemande

Vrin, « Bibliothèque d'histoire
de la philosophie », 2017,
184 pages, 19 €.

■ C'est une question d'importance, tant du point de vue d'un rapport vivant à la philosophie que d'une bonne compréhension de son histoire, que d'interroger en profondeur les enjeux de la rencontre d'un projet philosophique avec celui d'une référence extérieure à son champ, *a fortiori* quand celle-ci se fait « religieuse ». Qu'est-ce qui motive un tel recours voire un tel retour ? En vue de quelle finalité, si ce n'est en raison de quelle nécessité interne, une philosophie se confronte-t-elle avec ce qui semble contrarier sa vocation à l'universalité ? L'ouvrage de la philosophe Sophie Nordmann, consacré à Emmanuel Levinas mais embrassant quatre autres figures de la philosophie judéo-allemande, ouvre avec finesse cette interrogation qui engage non seulement l'interprétation de ces auteurs mais aussi celle des concepts qu'ils élaborent pour sortir, par exemple, l'éthique kantienne de l'impasse dans laquelle le « processus d'abstraction des particularités » l'installe. C'est ainsi, en convoquant le judaïsme sous le signe du monothéisme, qu'Hermann Cohen trouvera le moyen de « tenir ensemble l'idéal éthique d'une humanité une et universelle et la prise en compte des particularités et des situations concrètes dans lesquelles les